

MAYER A. HALEVY (Bucarest)

NOUVELLES RECHERCHES CONCERNANT LES KHAZARES ET LEUR EVOLUTION EN EUROPE CENTRO-ORIENTALE

I. La réhabilitation d'une historiographie.

L'érudit ouvrage que l'orientaliste de Cambridge D. M. Dunlop vient de publier aux Etats-Unis, sous le titre de *The History of the Jewish Khazars*,¹ a remis en quelque sorte sur l'affiche de la critique de l'historiographie contemporaine le vieux problème khazare. Le savant auteur a rassemblé, il est vrai, de partout, à peu de choses près, tous les textes plus ou moins connus, et les a traités avec une certaine prudence de chercheur expert, parfois même excessive; néanmoins, le „chapitre khazare“ semble bien être encore très loin de sa mise au point décisive; il reste toujours une question ouverte dans l'histoire médiévale de l'Europe orientale.

Il fut un moment où l'on croyait pouvoir tirer des conclusions très positives de l'ensemble de la controverse qui avait éclaté au XIX^e siècle, à la suite de la publication, par A. E. Harkavy, d'une recension inconnue de la correspondance khazare, mais, comme cette recension provenait de la collection des manuscrits du fameux Abraham Firkowitsch, qui avait déjà suscité des suspicions et des polémiques, le texte devait être sujet à caution, au préalable même.² Mais un secours inattendu sinon salutaire vint aux partisans de l'authenticité historique de la curieuse correspondance par la trouvaille faite par Salomon Schechter dans la „*Geniza*“ de la synagogue soi-disant d'Esdras, du Caire (le fragment d'une lettre khazare),³ et, une douzaine d'années après la publication, en 1912, dudit document, par la découverte et l'édition d'un texte resté caché au British Museum, dans un manuscrit du Livre des Temps („*Sefer ha-'Ittim*“) composé par Juda al-Bargeloni (de Barcelone), vers la fin du XI^e siècle. Ce deuxième document, mis au jour par S. Assaf,⁴ apporta donc le témoignage précieux d'une personnalité historique bien connue et presque contemporaine de l'événement, quant à la conversion des Khazares au judaïsme, et même pour ce qui concerne l'ancienneté, sinon pour l'authenticité même, de la correspondance du „*kagan*“ Joseph et de Hisday ibn-Shaprut, comme pour le genre épistolaire du type découvert dans la „*Geniza*“ d'Egypte.

Les choses en étaient là quand notre regretté maître et collègue, Simon Dubnow, a cru, il y a trente-cinq ans, pouvoir faire le bilan des recherches critiques et en tirer les conclusions ultimes. C'est ainsi qu'il a publié son étude, en 1926,⁵ sur ce qu'il considérait comme un résultat définitivement acquis en faveur de la thèse traditionnelle, et qu'il l'a introduite comme note supplémentaire, en annexe au tome IV de sa *Weltgeschichte*⁶ parue alors en version allemande. C'est ainsi que pouvait alors se prononcer l'historiographie pour ainsi dire du juste milieu, et à ce point de vue on pouvait aussi ajouter, en marge, les quelques témoignages arabes,⁷ dans la mesure

où ceux-ci étaient indépendants l'un de l'autre ou d'une certaine source juive. Généralement, les historiens du monde slave, comme la plupart des occidentaux, acceptaient eux aussi ce point de vue, et certains d'entre eux, tel Joachim Lelewel⁸ ou bien un Ernest Renan,⁹ lui-même, s'en sont servis à l'appui de leurs hypothèses historiques. Mais si l'aspect documentaire des événements a préoccupé les critiques des textes, si l'historiographie proprement dite a su en utiliser les données immédiates, il est indéniable que le côté géographique du problème — car il y en a un — n'a point été traité avec attention, du moins avec la même attention que l'on a accordée au côté purement historique.

Cependant, le problème khazare constitue beaucoup plus une question pour ainsi dire extérieure, sinon étrangère; ce nonobstant, les sources documentaires des événements en discussion, étant essentiellement hébraïques, donc internes par rapport au culte mosaïque, portent une empreinte subjective d'apologétique. C'est ainsi qu'a dû voir les choses un Johannes Buxtorf (le Jeune, 1599—1664), quand il publia sa version du Cosri (Bâle 1660), c'est-à-dire de l'oeuvre théologico-philosophique du poète Juda Halévy, qui l'avait écrite vers 1140, brodant ainsi un *traité* d'apologétique sur le canevas d'une tradition apocryphe. Un scepticisme plus éclairé, plus autorisé que celui de l'humaniste suisse du XVII^e siècle, a exprimé, sur la correspondance khazare, M. Steinschneider, le créateur de la bibliographie arabo-hébraïque comme discipline scientifique auxiliaire de l'historiographie médiévale.¹⁰ Et si l'auteur de la *Geschichtsliteratur der Juden* a pu exprimer des doutes, quant à l'authenticité de la réponse du kagan, il s'est trouvé des savants pour contester *en bloc* toute la littérature khazare, y compris les fragments de la Geniza et du British Museum.

Ainsi donc, en 1937, parut dans la revue bruxelloise *Byzantion* l'article retentissant: Le „Glosel“ khazare, de l'érudite historien du moyen-âge byzantin et slave, Henri Grégoire, qui jeta le gant d'une critique radicale, totalement et sans ambages négative. Le professeur belge, dont l'autorité en matière byzantologique est unanimement reconnue, ne limita nullement sa diatribe à l'objet de son attaque, aux documents de base et aux faits qu'ils relataient, et dont il rejetait catégoriquement toute historicité; il s'en prit aussi, dans l'ardeur de sa polémique, aux éditeurs des textes fragmentaires.¹¹ Le livre de D. M. Dunlop se présente donc aux yeux du lecteur averti comme une réhabilitation de la littérature khazare toute entière.¹² Une réhabilitation qui vient à propos, justement de l'Occident négateur.

II. Le problème khazare est un problème de géographie historique.

Il est un dicton que le poète a mis en vers: „Wer den Dichter will verstehen, muss in Dichters Lande gehen.“¹³ Cette boutade qui pourrait être prise pour une sorte de licence poétique, s'avère toutefois en matière d'histoire critique: pour connaître et pour comprendre le problème khazare dans sa complexité, il faut consulter tout d'abord les gens du pays des Khazares; il faut nous adresser au préalable aux savants *russes*, experts comme nuls autres dans la connaissance historico-géographique de leur pays, dans la connaissance du passé, comme dans celle du présent. Eh bien, c'est précisément ce manque de consultation élémentaire qui est à l'origine du malentendu, s'il en fut. Et ce qui est dit de la Russie, c'est-à-dire de l'immense domaine ponto-caspien, qui avait été sinon le berceau, du moins la patrie au sens large du mot, du peuple khazare déjà constitué comme tel; ce que nous venons de dire de cette région-là est aussi valable pour la région occidentale limitrophe, pour

la Roumanie et pour la Hongrie, et même pour une partie de la presque île balkanique, en somme pour toutes les régions de l'Europe sud-estique soumises à l'invasion des peuplades turcotatares et autres, du IX^e au XIII^e siècles.

Depuis que C. M. Fraehn a présenté son premier mémoire sur les Khazares, à l'Académie des Sciences de Pétersbourg, en 1822,¹⁴ mais toutefois sans prêter foi aux sources dont nous avons parlé, le problème khazare n'a cessé d'intéresser les orientalistes de la Russie d'autrefois, ni ceux de l'Union Soviétique de nos jours. Nous avons mentionné, en passant, les noms d'Abraham E. Harkavy, de S. M. Dubnow; nous pouvons ajouter et citer, après le vieux maître Daniel Chwolson,¹⁵ de plus récents que les ci-devant nommés: J. Brutzkus, W. Barthold,¹⁶ P. K. Korkovtsov,¹⁷ M. Artamonov,¹⁸ B. A. Rybakov,¹⁹ auxquels il serait aussi convenable de mentionner le nom d'Alexandre Baschmakoff.²⁰ Pour ce qui concerne les relations des Khazares avec les Magyars et leurs congénères, il est inadmissible de faire abstraction des travaux de Samuel Kohn,²¹ de même qu'il est inconcevable que l'on ignore toujours les études des auteurs des pays avoisinants et plus particulièrement de Roumanie. Car tel est le cas de D. M. Dunlop.

Le problème khazare est, au point de vue de la méthodologie critique, préablement, un problème d'histoire, certes, mais aussi un problème de géographie historique médiévale, un problème à résoudre dans le cadre de l'ensemble des études relatives aux migrations des peuples asiatiques des régions caspiennes vers l'Ouest, du IX^e au XII^e siècles, principalement. Et comme la presque totalité de ces peuples contemporains et apparentés: Bulgares (du VII^e s.), Hongrois, Pétchénegues (Bisseni, en latin documentaire), Kumans (Comani), et jusqu'aux Tatares proprement dits de la grande invasion de 1241, comme ils ont tous finalement abouti dans le même bassin danubien, surtout dans la partie médiane de ce bassin, qui devint ainsi un véritable carrefour des peuples au moyen-âge, — peut-on imaginer une étude scientifique sur les Khazares, sans consulter avant toute autre recherche, la toponymie, l'ethnographie, la chronique locales? Et si la plupart de ces peuples-là ne nous ont laissé guère eux-mêmes, des témoignages écrits sur leur origine, leur vie, leurs croyances et leurs aspirations,²² — n'est-il pas une question élémentaire de méthode que d'en rechercher les vestiges parmi leurs héritiers? Nous allons précisément voir que les traditions locales sont susceptibles de nous aider à éclairer même le point le plus obscur du problème khazare: à savoir, l'énigme de leur disparition de la scène de l'histoire médiévale.

Il s'est pourtant trouvé des hommes attentifs au folklore local pour poser certaines questions. D'abord, en matière de toponymie. Dans les pays roumains, en Moldavie, en Valachie et au-delà des Carpathes, en Transylvanie et au Banat roumain, il y a une multitude de localités, montagnes et vallées, sites d'anciennes habitations ou fortifications, dont les noms évoquent avec persistance une reminiscence juédique. Le même phénomène se rencontre en Hongrie, dans toute la Pannonie classique, dans le Sirmium et jusqu'en Croatie.²³ Sur toute une ligne à multiples méandres, l'élément onomastique Jid, Jidov, Zsidó, toujours à forme slave, s'y donne rendez-vous aux côtés des Khazares (Kazar, Kozár), aux côtés des noms ou des dérivés onomastiques des autres peuples cités, comme les Pétchénegues, les Cumans, les Tatares, en somme aux côtés des populations congénères, alliées ou adversaires, qui ont, à l'unanimité, partagé pour ainsi dire le sort historique dans ces parages-là, en se dissolvant dans le creuset hongrois, n'y laissant après tout, comme souvenir ou témoignage de leur présence, autre chose que le seul nom.

Le fait qu'il y a des toponymes dans ces pays danubiens, qui présentent des

affinités étymologiques, des contingences historiques avec le judaïsme, ne doit pas étonner du tout. Le phénomène ne date point du moyen-âge seulement. Déjà, au premier siècle de l'ère chrétienne, Philon d'Alexandrie fit observer, dans sa *Legatio ad Gaium*, que les Juifs avaient essaimé partout „même aux endroits les plus inaccessibles du Pont-Euxin“. ²⁴ Et de fait, les nombreuses inscriptions judaïques, grecques et latines, découvertes depuis la Pannonie, la Mésie, la Dacie, jusqu'en Scythie et jusqu'au Bosphore cimmérien, ²⁵ donnent à l'allégation du philosophe alexandrin une confirmation assez éclatante, tout comme d'ailleurs la tradition ecclésiastique (laquelle contient une certaine dose de vérité historique), relativement à la mission évangélisatrice de l'apôtre André, selon le témoignage d'Origène et d'Eusèbe de Césarée, ²⁶ mission inconcevable sinon par l'intermédiaire d'un judaïsme de transition, existant alors en Scythie, comme partout ailleurs dans la Diaspora hellénisante du bassin du Pont. ²⁷

Même en Dacie et dans les provinces avoisinantes, apparemment „évacuées“ au III^e siècle avec les légions romaines sous la pression des Barbares, les populations juives ou judaïsantes devaient encore s'y trouver, surtout après le transfert de la capitale de l'Empire à Byzance et à plus forte raison après la constitution de l'Empire d'Orient: du moment qu'il y avait des synagogues que le pouvoir impérial a cru nécessaire de protéger légalement, en introduisant aussi dans le Code les édits en question, donc encore du temps de Théodose II (408—450); ²⁸ — des synagogues et des communautés dont il est assez aisé de se faire une idée très exacte par la découverte, faite en 1931, des ruines du complexe des bâtisses de Stoboi, en Macédoine. ²⁹ Et au VI^e siècle, nul autre que l'historien attiré de l'Empire contemporain, le chroniqueur classique du règne de Justinien I^{er}, le secrétaire militaire le mieux informé, Procope, mentionne textuellement un *Pyrgos Ioudaios*, c'est-à-dire, une „Tour du Juif“ (quelque chose comme Judenburg, Villejuif, etc.), dans la liste des forteresses érigées ou restaurées tout au long du Danube. ³⁰ C'est un toponyme qu'il faut retenir, et ce sera un prototype du genre.

Mais la carte géographique n'offre pas actuellement un seul toponyme. Il y en a encore toute une foule de dénominations en quelque sorte similaires, surtout en Roumanie, où elles se sont maintenues dans le langage vivant des populations si variées, et cela en dépit de la tendance plus ou moins avouée — de l'ancien régime réactionnaire — de les effacer ou de leur substituer d'autres. ³¹ L'ostentation onomastique a longtemps obsédé les politiciens comme les géographes, les ethnographes comme les historiens, les philologues comme les archéologues: Comment expliquer, comment justifier une telle toponymie? Et comment risquer une étymologie dont il y a à craindre des complications, des implications? En Transylvanie, il y a eu des humanistes, dès l'époque de la Renaissance, pour imaginer une théorie des étymologies hébraïques afin d'expliquer certaines appellations locales. ³² Nous y reviendrons un peu plus loin. Mais la masse des toponymes restait à expliquer, et les érudits évitaient de propos délibéré les étymologies les plus naturelles. En effet, une étymologie au sens propre pouvait avoir une certaine contingence politique!

III. Le mystère de la toponomastique.

C'est en 1845 que les ethnographes transylvains ont attiré l'attention sur la toponymie à caractère judaïque du pays. Dans le tome II du recueil intitulé: *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, ils publièrent une liste de noms de lieux archaïques sous le titre: „Verzeichniss veralterter Namen sieben-

bürgischer Ortschaften“, où nous lisons: „SIDOVÁR, alias et castrum Andreae, olim prope Málom in Cottu. Szolnok Inter. 1407.“ Et plus loin en note: „Olim in Transylvania plura loca habebant nomen Sidovár.“³³ Donc, l'auteur enregistre l'existence, au début du XV^e siècle,³⁴ d'une localité plus ancienne du nom de *Zsidóvár* („Judenburg“, en d'autres termes), en faisant observer que, autrefois, il y avait en Transylvanie *plusieurs* lieux qui portaient le nom de *Zsidóvár*. De ces „plura loca“, nous avons encore aujourd'hui:³⁵ un *Zsidóvár* (Jidovar), appelé aussi „*Cetatea Jidovilor*“, c'est-à-dire le „Château des Juifs“, toponyme populaire près de Zlatna (région de Hunedoara), dans la Transylvanie proprement dite; l'autre *Zsidóvár* dans le Banat, près de Lugoj (région de Timișoara-Temesvár), est un village situé dans un site d'intérêt archéologique, bien antérieur à l'époque des Khazares, mais actif probablement au moyen-âge aussi.³⁶ Les Roumains appellent *Zsidóvár*, *Jdioara*, et c'en est actuellement le nom officiel. Nous verrons que, si la forme hongroise de *Zsidóvár* s'est maintenue dans la population magyare, parce qu'elle exprimait un sens très précis („ville, bourg des Juifs“), — chez les Roumains il lui arrivera de perdre la consonne terminale *r*, à cause de son caractère lingual et à cause de la forte accentuation tonique de la première syllabe en hongrois; de sorte que les toponymes à forme originelle *Zsidóvár* deviendront *Jidova*, tout simplement „la Juive“, en langue roumaine (mais toujours à forme slave).³⁷

Le grand érudit Bogdan Petriceicu Hasdeu, qui publia au XIX^e siècle une Histoire de la tolérance religieuse en Roumanie,³⁸ y atteignit le problème de la toponymie, tout en lui donnant une solution équivoque: d'un côté, il reconnaissait historiquement le fait que, dans l'antiquité, il a dû y avoir des établissements juifs dans ces pays,³⁹ et de l'autre, il niait tout rapport historique à notre toponymie.⁴⁰ „Il n'est pas moins contraire aux règles d'une critique rigoureuse, dit-il, de chercher le souvenir de ces Juifs primitifs dans ces localités très anciennes, connues de tout temps par le peuple roumain sous le nom de *Jidova*, comme une forteresse située près de Câmpulung, une montagne près de Zlatna, plusieurs bourgs de Transylvanie mentionnés dans les documents sous la forme *Sidovár* (!),⁴¹ le village *Jidovscitza* dont il est question dans un diplôme valaque de 1429⁴² et d'autres.“ Et le savant roumain de conclure: „Ces dénominations, plus que probablement, viennent non pas des Juifs, mais du nom *Suzidava*, commun à plusieurs localités à l'époque de l'indépendance des Daces, et qui par suite de la consonnance entre le *s* et le *z*, devait naturellement se contracter avec le temps, d'abord en *Szidava* et ensuite en *Jidova*“.

Il va sans dire que l'explication avancée par B. P. Hasdeu est absolument intenable. La forme *Sidovár* n'est qu'une transcription allemande (saxonne), ainsi orthographiée dans la liste des noms de lieux archaïques, dont nous avons reproduit le texte respectif.⁴³ La forme originelle et originale est naturellement hongroise *Zsidóvár*, comme les noms analogues de tant d'autres localités; citons, par exemple, quelques ethnonymes: *Szászvár*, *Szászváros* (la ville des Saxons), comme — nous allons le voir — *Kazárvár*, „le bourg des Khazares“, auquel *Zsidóvár* fait pendant, et que nous retrouvons en dehors et même très éloigné de l'aire géographique à toponymie en *-ava* ou *-dava*. Et si *Jidova* (*Zsidóvár*) provient de *Suzidava*, comment expliquer la forme *Jidovscitza* (la „petite Juive“?) et les innombrables variantes toponymiques où la racine étymologique à expression slave, *Jidov*, est indiscutablement évidente?⁴⁴ Car la toponymie va de la simple appellation ethnique (au singulier et au pluriel „*Jidovi*“⁴⁵ (masc.), „*Jidove*“⁴⁶ (fém.) et aux formes variées du diminutif, come *Jidovșita*,⁴⁷ etc.) jusqu'aux noms composés les plus suggestifs: *Măgura Jidovi*

lor,⁴⁸ Movila Jidovilor⁴⁹ (la „Colline des Juifs“), *Oborul Jidovilor*⁵⁰ (le „Marché des Juifs“), *Piatra Jidovului*⁵¹ (la „Pierre“ (le Rocher) du Juif), etc. Toute cette variété onomastique ne peut aucunement avoir de rapport avec une étymologie comme *Suzidava*, comme le voulait B. P. Hasdeu.

Cette riche toponymie à caractère judaïque incita néanmoins à des études plus approfondies. C'était vers 1870. L'archéologue et écrivain roumain Alexandre Odobescu, qui fut aussi un animateur illustre, entreprit alors une enquête de grande envergure dans toute la Roumanie de l'époque au sujet des traditions populaires locales. Par l'intermédiaire du Ministère de l'Instruction publique, il a été remis à tous les instituteurs du pays un questionnaire dont la partie essentielle se rapportait à l'histoire. Il leur était enjoint (au membres de l'enseignement primaire, comme aux prêtres d'ailleurs) d'aider le Gouvernement dans sa tâche de rassembler, de partout, toutes les données populaires locales qui puissent servir à la composition d'une histoire bien explicite de la Roumanie (textuellement, selon la circulaire), et de répondre aussi clairement et par le menu à la question suivante: „S'il y a (dans la localité respective ou dans les environs) des *ruines*, qui portent une appellation ou une allusion qu'elles seraient du temps des Géants, des *Juifs*, des Tatares, ou du temps d'autres langues (nations) païennes et étrangères, de l'antiquité.“

Cette question constituait une principale partie du questionnaire, et le ministère tenait avec insistance que l'on y répondît, le cas échéant, avec tous les détails possibles. L'enquête dura jusqu'en 1875, et la quantité assez importante des réponses, qui a pu être conservée dans les archives, se trouve actuellement à la Bibliothèque de l'Académie de la République Populaire Roumaine, où elle forme toute une série de gros volumes.⁵² C'est cette vaste collection manuscrite, ainsi que les publications de la Société de Géographie, qu'il faut avoir en vue par-dessus tout, dans l'étude du problème qui nous préoccupe.

L'enquête folklorique de 1871—1875 inspira au philologue et linguiste Lazare Schein (Șăineanu, Sainéan), disciple de B. P. Hasdeu et émule des savants M. Gaster et H. Tiktin, une hypothèse plausible sous un certain rapport et qui satisfait à la fois et la toponymie et le problème khazare. Il avait observé que, dans le folklore roumain, il y avait une sorte de parenté entre les Juifs, les Géants et les Tatares. Le peuple les identifie dans ses proverbes, dans ses contes, dans ses traditions, dans son parler. „C'était au temps des Juifs et des Géants (ou des Tatares)“, est une locution habituelle pour attribuer à une légende ou à une ruine, une ancienneté reculée. De même que dans certains pays de la Méditerranée on rapporte l'ancienneté de tel site archéologique à des envahisseurs barbares. Mais comment se fait-il que le peuple roumain associe, dans son imagination, ces trois catégories qui n'offrent en réalité des similitudes apparentes pour donner lieu à une pareille confusion? Et Lazare Șăineanu de répondre: Il faut chercher dans l'histoire des invasions médiévales un peuple qui eût pu paraître aux yeux des Roumains⁵³ du moyen-âge à la fois comme juif, comme géant et comme tatar. Ce peuple ne put être autre que celui des Khazares: juifs par leur religion, géants par leur stature ou par l'impression qu'ils faisaient, tatares par leur langue ou par leur origine raciale. Ainsi donc, la toponymie à éléments étymologiques *Jid*, *Jidov*, rappelle leur présence sur la terre roumaine, où la culture slave les identifia, les reconnut. Cette théorie, publiée d'abord en roumain dans la revue *Convorbiri literare*, en 1887,⁵⁴ puis, avec quelques modifications dans l'*Anuar pentru Israeliți* (1888),⁵⁵ enfin, en français, dans la revue *Romania*, fit éclater autour de l'auteur une violente animosité, laquelle mena bientôt à son

ostracisation au sens propre comme au figuré.⁵⁶ Aucun sacrifice — et il n'en avait épargné aucun — n'a pu le sauver des attaques du chauvinisme furibond: pas même la rétractation ultérieure de son idée téméraire.⁵⁷

Mais, par une ironie du hasard — l'une de ces ironies cruelles que l'Histoire connaît assez bien — l'hypothèse de L. Şăineanu fut embrassée, par la suite, par la Société de Géographie et par beaucoup de ses anciens amis et ennemis! „Le Grand Dictionnaire Géographique de la Roumanie“ (*Marele Dicţionar Geografic al României*), publié entre 1898 et 1902 en cinq gros volumes, comme une „somme“ des données essentielles des 32 dictionnaires géographiques départementaux, a reproduit la théorie sur l'origine étymologique khazare des toponymes à „Jidov“, et cela sans aucune répugnance manifeste, malgré son caractère réactionnaire.⁵⁸ Et il va de soi que les savants qui n'étaient pas dominés par certains préjugés, surtout les représentants de la nouvelle direction en ethnographie et en linguistique, accordent eux aussi un certain crédit à l'hypothèse khazare, laquelle peut être considérée à juste titre comme une solution-panacée pour beaucoup de problèmes historico-géographiques. En tout cas, la formule khazare présente moins de difficultés que toute autre des explications avancées jusqu'ici. L'académicien Iorgu Iordan, qui a consacré de longues années de recherches et d'étude à la toponomastique roumaine, explique lui aussi ces noms de lieux comme autant de souvenirs archéologiques du passage des Khazares.⁵⁹ Et il est pour le moins étonnant que ces idées émises il y a à peu près trois quarts de siècle n'ont guère eu d'écho dans la littérature scientifique publiée dans les pays occidentaux au sujet des Khazares!

IV. La clé de l'énigme est sur la route médiévale des migrations.

C'est en 1934 que nous avons mis l'accent sur la corrélation entre les données du problème khazare. Pour la première fois, ce problème supposé mineur et d'intérêt apologetique, fut ainsi débattu devant une réunion internationale de savants: à Sofia, au IV^e Congrès international d'Etudes byzantines, dont Henri Grégoire faisait aussi partie, et auquel il a même pris une part active, de même que les principaux spécialistes du domaine slavo-turc, — nous avons passé en revue et par le crible critique la littérature sur les Khazares, en insistant sur l'importance de la question à l'échelle de l'histoire est-européenne et danubio-balkanique.⁶⁰ Personne ne mit alors en doute ou en cause l'authenticité des écrits documentaires. Au contraire, on en releva l'intérêt et l'inédit pour ainsi dire du point de vue toponomastique. Mais de nouvelles recherches viennent de contribuer à la plausibilité scientifique des hypothèses, des arguments ethno-géographiques.

En effet, dans la région du Nord transylvain, là, entre les chaînes montagneuses, où le notaire anonyme du roi Béla place les Khazares, c'est-à-dire, les tribus qui s'étaient éloignées de l'aire ponto-caspienne, probablement encore au IX^e siècle; là, où il est dit textuellement que „terram illam habitarent gentes Cozar qui dicuntur“,⁶¹ nous avons aussi un témoignage toponomastique d'une précision indiscutable: ce n'est autre que la localité déjà citée de *Kozárvár* et dont les documents font mention en 1261,⁶² de même que de *Kozarivar* (forme latinisée) un peu plus tard.⁶³ Eh bien, *Kozárvár* a son correspondant roumain *Cuzrioara* ou *Cuzdrioara*, nom officiel et populaire du village qui forme actuellement une commune dans le „rayon“ de Dej (Dées) de la région administrative de Cluj (Kolosvár, Claudiopolis), et qui n'est autre que le centre khazare du premier établissement (avant la poussée des Magyars et des Pétchénegues).⁶⁴ Le toponyme roumain *Cuzrioara* confirme le sens étymologique

et étymologique du hongrois *Kozárvár*,⁶⁵ de même que la forme *Jdioara* du nom du village du Banat correspond, en roumain, à l'appellation magyare *Zsidóvár*, qu'elle ratifie ici comme ailleurs. Au reste, l'ancienneté des deux sites, comme d'ailleurs celle de la plupart des endroits à toponymie judaïque, est attestée par des trouvailles archéologiques remontant à l'époque romaine, sinon au-delà.⁶⁶ Et il est établi que les populations migratrices, une fois fixées dans le bassin de la Theiss, cherchaient à se grouper autour des bourgs fortifiés où se tenaient aussi les marchés.

Kozárvár-Cuzrioara n'était cependant qu'une étape dans la migration en masse vers le Sud-Ouest, vers l'Adriatique. Mais du Nord de la Transylvanie, de cette région indiquée par le notaire anonyme du roi Béla (entre le Someș et le Mureș), comme étant „la terre habitée par les „gentes“ qui se disent Khazares“, — d'ici, donc, se continue, en chaîne, la ramification des localités à noms ethniques aussi bien en Hongrie, à l'Ouest, que, vers le Sud, jusqu'en Yougoslavie. Ce sont toujours des toponymes à *Jid-Jidov* (*Zsidó*), que à *Kazár* ou *Kozár*,⁶⁷ jusqu'en Croatie. Ces noms de lieux avoisinent aussi des toponymes rappelant le souvenir des Pétché-nègues, des Kumans (*Kun*), ceux-ci devenus prépondérants ci et là, constituant des domaines à eux avec privilèges et langue propre, nationale pour ainsi dire, jusqu'au XVIII^e siècle,⁶⁸ — et encore d'autres restes de peuplades ou tribus isolées, — mais toujours dans le sillon slave du bassin Theiss-Danube. La Pannonie proprement dite et le Sirmium surtout jouent le rôle de carrefour et de plaque tournante pour les événements historiques du X^e au XIII^e siècles, c'est-à-dire, jusqu'après la grande invasion de 1241; et tous ces peuples-là en mouvement comme un jeu de puzzle, y partagent des destinées assez variées. Des tribus khazares, les unes alliées aux Magyars à l'invasion du IX^e siècle, comme les *Zsiday*, les autres connues sous le nom de *Cabares* ou *Khabares* ou bien sous celui de *Halises* ou *Khvalises*, étaient aussi en relation avec Byzance, avec les chroniqueurs byzantins. Constantin le Porphyrogénète nous rapporte notamment dans son traité *De administrando imperio*, au chapitre XXXIX, que les Cabares descendent des Khazares et que, vaincus, ils ont un abri chez les Pétché-nègues, en Sirmium.⁶⁹ Dans la même région, mais un peu plus tard, nous atteste l'historien Jean Cinname la présence des Halises, en alliance continue avec les Magyars, mais professant la loi mosaïque (*μωσαιχοις νόμοις*),⁷⁰ selon la tradition écrite, probablement, comme les caraïtes avec lesquels s'étaient fondus ou devaient se fondre les restes khazares de Crimée,⁷¹ d'Ukraine, de Galicie (*Halicz*); car la colonisation caraïte du XV^e siècle y avait eu en quelque sorte des antécédents. Ces Halises juifs comptaient aussi des éléments qui ont joué un rôle financier à leur époque, un rôle important dont une trace au moins s'est conservée dans un document de l'an 1111: „regii fisci, quos hungarice Caliz vocant“,⁷² rôle attribué en général à l'élément juif, à l'ombre de la couronne de saint Étienne.⁷³

Ainsi donc, tandis que la masse des Khazares judaïsants, vaincue par les Russes de Kiev et par d'autres, était refoulée en Crimée, afin de se confondre avec les populations juives habitant alors un peu partout autour de la Mer Noire, — les tribus congénères que l'on appelait aussi Cabares (*Khabares*) et Halises ou *Khvalises*, pratiquant aussi plus ou moins le culte mosaïque, s'étaient jointes aux Magyars, peut-être encore dans l'Atelcuz, à leur invasion, ou bien se sont alliées à eux au courant des siècles, pour se confondre avec eux ou pour se fondre dans les communautés juives existantes au-delà des Carpathes et du bas Danube.⁷⁴ Et c'est en suivant la route commune à tous les peuples turcotatares et ougro-finiques, à travers la steppe ukrainienne, du bassin de la Volga vers celui du second fleuve européen, que nous pouvons chercher et trouver les traces indélébiles du passage de ces Khazares,

ou celles de leur implantation. Si la Transylvanie et la Pannonie les ont accueillis, le Sirmium, la confluence de la Save, paraît en avoir été le séjour au XII^e siècle. Les étapes, une partie de leurs étapes, comme les étapes des congénères Pétchénergues et Cumans, en sont aujourd'hui les vestiges toponymiques, seuls souvenirs historiques que le déluge tatar de 1241 n'a pu effacer en ces endroits-là. Si la Crimée a pu s'appeler *Cazarie* ou *Gazarie* jusqu'au XVII^e siècle et même plus tard encore,⁷⁵ les tribus khazares du bassin danubien n'y ont imprimé leur appellation ethnique que par quelques localités sporadiques: elles étaient un peu trop éparpillées et trop éloignées de la masse pour constituer une force combattante comme les Cumans, par exemple. C'est là la cause principale de leur éclipse et de leur assimilation à l'ambiance.

Notes

¹ D. M. Dunlop, *The History of the Jewish Khazars*, Princeton, New Jersey; Princeton University Press, 1954. A cet ouvrage il convient d'ajouter celui de V. Minorsky: *A History of Sharvān and Darband in the 10th—11th Centuries* (Cambridge 1958).

² Publié en supplément au journal hébreu *Hamelitz* (Péttersbourg 1878) — *Measef Nidahim* VIII, et plusieurs fois en russe.

³ *Jewish Quarterly Review*, III (1912—1913), pp. 181—219.

⁴ *Jeschurun* (Berlin), 1924 (5685, fasc. V, part. hébr. pp. 113—117).

⁵ Dans la partie hébraïque du *Livre d'hommage à la mémoire du Dr Samuel Poznański* (Varsovie 1927), pp. 1—4.

⁶ S. Dubnow, *Weltgeschichte des jüdischen Volkes*, Berlin (1926), t. IV, pp. 479—483.

⁷ Pour ce qui concerne les auteurs arabes et le problème de leur corrélation, nous nous rapportons à J. Marquart, *Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge*, Leipzig 1903.

⁸ J. Lelewel, *Géographie du moyen-âge* (I—IV), Bruxelles 1852 (pour les géographes arabes, voir le tome I^{er}, *passim*). C'est à Lelewel que Eliachim Carmoly a dédié son recueil *Itinéraires de la Terre Sainte* (Bruxelles 1847), qui contient aussi son mémoire *Des Khazars au X^e siècle* (pp. 1—112), avec les relations arabes.

⁹ C'est le motif khazare qui a servi principalement à E. Renan pour sa théorie anthropologique sur l'inexistence d'une race juive pure. Voir sa conférence sur le Judaïsme comme race et comme religion.

¹⁰ *Die Geschichtsliteratur der Juden* (Francfort s./M., 1905), cité par S. Dubnow.

¹¹ H. Grégoire, *Le „Glozel“ khazare*, dans *Byzantion*, XII (1937), pp. 225—266 et 739—740. — P. 258: „Ces deux derniers documents peuvent avoir le même auteur; s'il est vivant, on peut attendre ses aveux“; p. 266: „Il est entendu que nous n'accusons ni Schechter ni même Asaph d'être les auteurs des faux qui portent leurs noms.“

¹² A la suite de la visite que J. Brutzkus avait faite à H. Grégoire, celui-ci publia même un supplément au „*Glozel khazare*“, sous le titre: *M. Brutzkus et le „dernier bateau“* (Byzantion, loc. cit., pp. 739—740).

¹³ Goethe, *West-östlicher Diwan*, motto.

¹⁴ Son autre mémoire date de 1823: *Ibn Foszlans und anderer Araber Berichte über die Russen älterer Zeit*. Ibn Fadlan a été chez les Khazares vers 911—912, à l'occasion de son ambassade de la part du calife al-Muqtadir auprès du kagan des Bulgares de la Volga. Selon W. Barthold, Mas'udi semble l'avoir utilisé dans ses *Prairies d'Or*, où il décrit notamment les Khazares vers le début de la seconde moitié du X^e siècle. Le premier mémoire de C. M. Frähn portait le titre: *De Chazaris. Excerpta ex scriptoribus arabicis*.

¹⁵ D. Chwolson est l'auteur du *Corpus inscriptionum hebraicarum*, consacré aux épitaphes (principalement de Crimée).

¹⁶ Voir ses articles dans l'Encyclopédie de l'Islam, *passim*, sur les géographes arabes et persans.

¹⁷ V. surtout son ouvrage sur la correspondance judéo-khazare du X^e siècle (Léningrad 1932).

¹⁸ *Etudes d'histoire ancienne des Khazares*, Léningrad 1936—1937. Cet ouvrage a été spécialement utilisé par la Grande Encyclopédie Soviétique, éd. II^e, tome 46 (1957), p. 23 (articles sur les *Khazares*).

¹⁹ Sur le problème du rôle du kaganat khazare dans l'histoire de la Russie, article dans So-

vetskaia Arheologia, XVIII (1953), pp. 128—150. Ajoutons les études du professeur S. Tolstov sur les relations khorezmiennes.

²⁰ Nous citons particulièrement son livre: Cinquante siècles d'évolution ethnique autour de la Mer Noire (Paris 1937), lequel, malgré un assez grand nombre d'insuffisances, a des vues intéressantes sur „l'origine des Khazares“ (pp. 118—137), qu'il considère anthropologiquement originaires de l'Asie mineure.

²¹ Nous nous rapportons à l'essentiel de ses études, introduit dans la version hongroise de l'*Histoire* de H. Graetz: *A Zsidók egyetemes története*, tome IV (Budapest 1908), pp. 565 et suiv.; p. 574 et suiv. relativement à la toponymie.

²² Bien entendu, les Kumans en font exception: Le *Codex Cumanicus* en est une preuve; de même, leurs prières en langue cumane. Voir *infra*.

²³ On peut s'en rendre compte en consultant les ouvrages de spécialité depuis I. Lipszky, *Repertorium locorum obsectorumque in XII tabulis Mappae regnorum Hungariae, Slavoniae, Croatiae et confiniorum militarium magni item principatus Transylvaniae occurrentium* (Buda. 1808), jusqu'au *Ortslexicon der Länder der ungarischen Krone* de M. von Kollerffy (Budapest 1875) et au répertoire *A Magyar Szent Korona Országainak Helységnevtára* des années ante-belliques, s. v. Kozár (y compris *Kiskozár, Nagykozár*, etc. et les composés de *Zsidó*).

²⁴ Philon. *Legatio ad Gaium*, 37. — Un témoignage similaire est du roi Agrippa Ier.

²⁵ Voir le *Corpus inscriptionum iudaicarum* (J.-B. Frey), t. I (Europe), Cité du Vatican, 1936.

²⁶ Conf. C. Blum, sur l'activité de l'apôtre André, article publié dans notre annuaire *Sinai* de Bucarest, tome III (1931), pp. 124—128, partie en caractères latins.

²⁷ Depuis les études classiques d'E. Schürer et de Jean Juster, le rôle de la synagogue locale dans la prédication évangélique est bien établi.

²⁸ *Codex Justinianus* I, IX, 14 (en date de 412, et pour la Macédoine et la Dacie; quinze ans auparavant, l'édit avait été adressé au préfet de l'Illyrie par Arcadius, le fils aîné de Théodose le Grand. Conf. *Codex Theodosianus* XVI, VIII, 12.

²⁹ E. L. Sukenik, *Ancient Synagogues in Palestine and Greece* (Londres 1934).

³⁰ Procope, *De Aedificiis*, XV (La „Tour“ fut transformée „afin qu'elle soit en effet une belle forteresse“).

³¹ Le nombre de ces appellations atteint le chiffre de deux cents, dont à peu près la moitié intéresse notre étude.

³² Nous citons, par exemple, le cas de la localité Tálmaci-Talmus, que le prêtre Johannes Lebell a pris pour sujet de son „carmen historicum“: De oppido Thalmus, que J. Seivert édita à Sibiu en 1779, lançant ainsi, comme une pierre dans le jardin de l'histoire, la légende de l'origine juive de la localité, soi-disant fondée par les exilés de Judée et nommée Thalmus par eux en l'honneur du Talmud (composé en réalité quelques siècles après l'exil):

Nam ipsis est Thalmud ebraicum Legis volumen,
Unde ritus solitus suos desumunt et cultus.

Nous avons analysé cette curieuse oeuvre poétique du XVI^e siècle dans nos *Contributions à l'histoire des Juifs en Roumanie* (Bucarest 1933).

³³ *Archiv des Vereins für siebenbürgische Landeskunde*, II (1845), pp. 145, 154.

³⁴ En réalité, il y a aussi de plus vieux documents qui en parlent.

³⁵ Bien entendu, à part les formes à *Jidova* qui proviennent du hongrois *Zsidóvár* par oblitération de la consonne finale.

³⁶ C. Daicovici et I. Miloia, *Cercetări arheologice in Banatul de Sud. Timișoara*, 1930; on y étudie le site archéologique de Jdicara.

³⁷ En Roumanie, il y a une dizaine de sites appelés *Jidova* tout court.

³⁸ L'original roumain de l'*Histoire de la Tolérance religieuse* avait été publié par articles et en brochure (Bucarest 1868); la traduction française, par Frédéric Dané et Boniface Florescu, parut en 1876 (III^e ed.?).

³⁹ Pp. 90—91 de la version française.

⁴⁰ Il disait même avoir découvert une monnaie de Juda Maccabée (!), en invoquant le fait comme preuve d'une présence antique dans ces régions.

⁴¹ B. P. Hasdeu cite ici le témoignage de l'*Archiv* transylvain.

⁴² En réalité, le village Jidovașița nous est connu bien avant 1420. Le plus ancien privilège valaque conservé aux Archives de l'Etat de Bucarest, du voïévode Vladislav, mentionne déjà cette localité: le document slave en question, quoique non-daté, ne saurait être postérieur à 1376. Dans la collection *Documente privind istoria României*, XIII—XV^e s., B. Valachie (1953),

pp. 27—28, on accorde à ce privilège la date de 1374, d'après l'indiction. En dehors de ce village, lequel se trouve situé tout près du „Gné des Kumans“, à proximité de la limite du Banat, il y a encore un autre village du même nom, en Valachie, dépendant de la commune de *Jideni*, dans l'ancien district de Râmnicu-Sărat.

⁴³ Les noms géographiques hongrois qui commencent par le son *Zs* sont ainsi transcrits par certains scribes saxons, surtout en latin: *Zsidve* = *Sido*, *Sydo*, *Sytue*, *Sytwe* (en allemand d. Seiden). V. le grand recueil de F. Zimmermann et C. Werner: *Urkundenbuch zur Geschichte der Deutschen in Siebenbürgen* (I—IV), t. I (aux années 1319 et 1324), II et IV, *passim*. Données inédites dans les manuscrits de la collection du Musée Brukenthal, de Sibiu.

⁴⁴ Nous avons déjà fait observé que le nombre des toponymes est d'environ deux cents.

⁴⁵ Comme „*Jidovi*“ (Juifs), sans autre désinence, il y a une dizaine.

⁴⁶ Comme „*Jidove*“ (Juives), une localité.

⁴⁷ A la forme *Jidovŕiŕu* (avec les variantes respectives), on peut ajouter les innombrables toponymes *Jidovina*, forme magyare *Zsidóvin*, et en slave (et surtout en vieux polonais), de même (*Jidóvin*, pour ancien Juif).

⁴⁸ Deux toponymes.

⁴⁹ Aussi deux.

⁵⁰ Site préhistorique de la Petite-Valachie (Olténie).

⁵¹ Près de la commune *Jitia*, dans l'ancien district de Râmnicu-Sărat; v. plus haut.

⁵² Manuscrits roumains, Nos. 223 et suivants.

⁵³ La synonymie Juifs-Géants se retrouve, il est vrai, chez plusieurs peuples. Lazare Şăineanu lui-même en analyse l'identité chez les slaves de la presqu'île balkanique. M. Elie Echenasi, de Sofia, nous informe que, dans la toponomastique bulgare, on explique les noms judaïques (c'est-à-dire, à *Jid*), soit par la synonymie Juif-Géant à caractère folklorique, soit également par le souvenir historique khazare. En tout cas l'aire de cette curieuse synonymie ne dépasse pas les Balkans, comme la carte des invasions respectives ne les dépasse pas non plus.

⁵⁴ *Convorbiri literare* (Iassy), XXI (1887—1888), pp. 521—528.

⁵⁵ *Anuar pentru Israeliŕi* (Bucarest), XI (1888), pp. 153—160.

⁵⁶ Voir le récit autobiographique de L. Şăineanu: *O carieră filologică* (1885—1900). Bucarest 1901, pp. 17 seq. (et p. 62). En version française, abrégée, Une carrière philologique en Roumanie (1885—1900), I. Les péripéties d'une naturalisation; Mémoire auto-biographique (Bucarest 1901), pp. 18 et suiv.

⁵⁷ Notamment, dans le volume *Studii folklorice*, publié à Bucarest en 1896, l'auteur modifie ses vues de la sorte: Tout peuple ancien et païen — selon le christianisme — est identifié par la fantaisie populaire aux géants du passé, auxquels on attribue ensuite l'origine de tous les monuments d'une architecture primitive. En vertu de cette loi (*sic*), les Juifs, les Hellènes et les Latins deviennent des représentants d'une vieille génération de géants; puis, à la suite d'un processus analogue de l'esprit populaire... les Huns, les Avars, les Génois, les Tatares, obtiennent les mêmes proportions fantastiques et deviennent eux aussi à leur tour le point de départ d'une chronologie reculée“ (*Studii folklorice*, p. 207). A cette exception près: tandis que les Hellènes ou les Latins (c'est-à-dire, les Romains) n'étaient plus qu'un souvenir, au moyen-âge, — les Juifs et les Tatares constituaient une réalité ambiante.

⁵⁸ *Marele Dicŕionar Geografie al României*, tome IV, p. 100: „...un peuple qui a été en même temps tatar et juif... Une partie de ces Khazares ont dû chercher de bonne heure abri dans les districts (actuels) de Romanatŕi et de Muscel“. En réalité, le nombre des régions est plus considérable; mais cette théorie khazare a obtenu, depuis sa consécration dans le grand dictionnaire officiel, droit de cité dans les études d'archéologie.

⁵⁹ *Comp. Iorgu Iordan, Rumänische Toponomastik* (I—III, pagination courante), Bonn—Leipzig 1924—1926, pp. 101, 111 et 271. Dans son récent ouvrage (*Nume de locuri româneŕti în Republica Populară Română*, Bucarest 1952), l'académicien Iorgu Iordan mentionne toutefois l'hypothèse khazare en l'attribuant à L. Şăineanu et en se rapportant à l'étude citée, des *Convorbiri literare* de 1887; p. 233, n. 3, il semble se rallier à la modification de 1896.

Cependant, dans d'autres pays de démocratie populaire, et notamment en Pologne, la théorie de la toponymie historique judéo-khazare a été relancée dernièrement avec éciat, par B. Mark et d'autres historiens. Voir à ce propos, *Bleler fur Geszichte* (Varsovie), tome XIII (1960), pp. 43 et suiv. (étude du regretté I. Schipper).

⁶⁰ Dr. M. A. Halevy, *Le problème des Khazares* (Actes du IV^e Congrès international des Etudes byzantines). Sofia 1935.

⁶¹ László Fejérpataky, *Béla király névtelen jegyzőjének könyve...* Budapest 1892, p. 6 b. — G. Popa — Lisseanu, *Fontes historiae Duco-Romanorum*, I (Bucarest 1934, p. 34. —

A. F. Gombos, *Catalogus fontium historiae hungaricae*, I—III (Budapest 1937—1938), t. I, p. 236.

⁶² F. Zimmermann—C. Werner, *Urkundenbuch*, t. I, p. 85 (le texte commence par: Stephanus Dei gratia rex primogenitus illustris regis Ungariae, dux Transilvanus et dominus Cumanorum).

⁶³ Dans: Georgius Fejér, *Codex diplomaticus Hungariae ecclesiasticus ac civilis*, Budapest 1829—1866. Index (par M. Czinár), p. 248 b.

⁶⁴ L'intercalation phonétique (épenthétique) de la consonne *d* entre le *s* et le *r* a ses analogies en roumain comme dans les langues qui l'ont influencé. (Esdras-Ezra; Isdrael, Istraelit, pour Israel, Israelit, etc.). Pour la localité en question, voir: Biró (Antal), *Szolnok-Dobokavármegyei Emlék*, Deés (Dej) 1896, p. 34.

⁶⁵ D'ailleurs, dans la même région, nous avons au XVI^e et au XV^e siècles des noms de famille (donc, de propriétés et de localités) Kasar (Chasar; en 1375 et en 1408; un Georgius de Chazar (en 1396, un Georgius de *Zsidov*); en 1308, un Martinus de Chazáry, etc. V. G. Fejér, op. cit., passim.

⁶⁶ V. Márton Roska, *Erdély régészeti repertórium*. I. Óskor. Kolosvár 1942, s. v.; Bucur Mitea dans *Ephemeris dacoromana*, X (Rome 1945), passim.

⁶⁷ Il est inadmissible de soutenir que tous ces noms à Kazar ou à Kozar, en zone magyare, comme dans les pays slaves, signifient purement et simplement „Ziegehirt“ (*Archivum Europae Centro-Orientalis*, Budapest, tome VII (1941), p. 221; Studien zur Hydronymie des Savensystems par E. Diekenmann; *Ibidem*, t. IV (1938), p. 249, note 17, article d'István Kniezsa, *Ungarns Völkerschaften im XI. Jahrhundert*).

⁶⁸ Lire dans les *Echos d'Orient*, t. XVII (1914—1915), pp. 193—208, l'étude très intéressante *Les Comans* par Sévérien Salaville.

⁶⁹ Constantini Porphyrogeniti imperatoris... (Opera), ed. I. I. Reisk (I—III) Bonn 1829 — 1840, t. III (ed. Immanuel Bekker), p. 171 (cap. XXXIX).

⁷⁰ J. Kinnamos, ed. Bonn 1836 (par August Meinecke), vol. I, p. 107 (et 247; il y est aussi dit que ces Halises étaient en partie de religion persane, ce qui serait une allusion aux caraïtes, avec lesquels on les confondait, et non qu'ils étaient des mahométans). — *Patrologia graeca*, t. CXXXIII. — Comp. František Dvorník, Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance (Prague 1933), p. 162; F. A. Gombos, op. cit.; Vasile Bogrea dans *Anuarul Institutului de Istorie națională* (Cluj), II, p. 353. Dr. M. A. Halevy, dans la *Revue des Etudes slaves*, 1958.

⁷¹ Dr. M. A. Halevy, *Do zagadnienia Chazarów i Chwalisów w XII wieku*, dans *Biuletyn Żydowskiego Instytutu Historycznego* (Varsovie), Nr. 21 (1957) pp. 93—99. — Dans le même Bulletin, No. 11—12, il y a une étude de T. Lewicki sur la correspondance khazare. Cependant, l'auteur discute nos opinions sur l'identification des Halises avec les Khazares. (*Byzantinoslavica* XIX; (1958), 88, 165—166.)

⁷² Consulter l'article de M. Gyóni: Kalizok, Kazarok, Kabarok, Magyarok dans *Magyar Nyelv*, 1938, pp. 86 seq. et 159 seq.

⁷³ Dans l'ordre des idées concernant les finances, il est aussi important de noter le rôle des Juifs comme monnayeurs au cours du moyen-âge, aussi bien en Hongrie que dans les pays slaves. D'ailleurs, au même XII^e siècle, Bernard de Clairvaux leur attribue le rôle d'usuriers, et c'est probablement, sinon la plus ancienne mention, du moins un témoignage contemporain.

⁷⁴ La correspondance khazare est en tout cas une preuve de l'existence de ces communautés, tout comme la relation d'Ibrahim ibn-Ia'qub (Abraham ben-Iacob) au X^e siècle, les itinéraires de Benjamin de Tudèle et de Petahia de Ratisbonne, au XII^e, et toutes les mentions dans la littérature rabbinique médiévale.

⁷⁵ Surtout chez les géographes italiens, comme Giovanni Botero et ses disciples, qui étaient les mieux qualifiés dans la connaissance de la région, vu les vieilles et si étroites relations économiques et politiques de ces pays tatars avec les républiques italiennes et surtout avec Gênes.

Resumé

NOVÉ BĀDÁNĪ O CHAZARECH A JEJICH POHYBU VE VÝCHODNĪCH OBLASTECH STŘEDNĪ EVROPY

Práce o Chazarech, kterou D. M. Dunlop nedávno uveřejnil v Princetonu, obnovuje zájem orientalistů a historiků evropského „jihovýchodu“, pokud se týče řady problémů ze středověku, o nichž se kdysi neobyčejně mnoho diskutovalo ve světě učenců. Byzantologové, jako Henri Grégoire, opravdu naprosto popřeli autentičnost chazarské korespondence, stejně jako všichni historičnost ostatních pramenů, které podávají zprávu nebo mají vztah k výměně listů mezi Ibn-Šaprútem a kaganem Chazarů. Odborníci v oboru slovanského středověku, archeologové a národopisci nepřestali nicméně věřit těmto dokumentům.

Nešla-li radikální kritika, popírající autentičnost uvedených dokumentů, až k popření samotné existence Chazarů, nebylo tomu tak s Halisy, které někteří učenci, jako např. Rumun Vasile Bogrea, ztotožňovali s Chazary na základě svědectví Ioanna Kinnama a anonymního notáře krále Bély. Tak také André Mazon nazval asi před 30 lety svou studii „Un peuple imaginaire: Les Chvalises (Vymyšlený národ Chvalisové).“

M.-A. Halévy obnovuje diskusi kolem těchto problémů a ukazuje na mezery v díle D. M. Dunlopa, který, jsa dalek toho, aby bral zřetel na studie rumunských odborníků, ani je necituje, ani neuvádí ve své bohaté bibliografii. V článku se také věnuje obzvláštní pozornost toponymii, jejichž některých podstatných prvků autor použil k objasnění otázek týkajících se stěhování Chazarů a Halisů směrem k Sirmiu, kde jejich výskyt ve spojení s Maďary zaznamenal byzantský kronikář XII. století.

Autor zdůrazňuje dokumentární cenu, kterou má pro toto bádání Kronika zvaná Nestorova a Život Konstantinův. Byzantské prameny, které rovněž nejsou nijak ovlivněny chazarskou korespondencí nebo zeměpisnou literaturou arabskou, jež jim nebyla známa, jsou částečně potvrzeny toponymii podunajských zemí. Etapy klikaté cesty, po níž táhly stěhující se národy z krajín pontských a kaspických až na Balkán, můžeme sledovat podle těchto místopisných stop stejně jako podle jiných etnografických skutečností. Chazarové-Halisové (nebo Chvalisové), kteří byli zajiště méně početní než jejich druhové Pečenězi nebo Kumáni, nemohli klásti odpor a přežít velký vpád Tatarů z r. 1241 a tak i jejich památka byla čím dál tím více stírána ve folkloru i v toponymii.

Přeložila El. Hladká

Резюме

НОВЫЕ ИССЛЕДОВАНИЯ О ХАЗАРАХ И ОБ ИХ ДВИЖЕНИИ
В ВОСТОЧНЫХ ОБЛАСТЯХ СРЕДНЕЙ ЕВРОПЫ

Работа о хазарах, недавно опубликованная Д. М. Данлопом в Принстоне, вновь вызывает интерес ориенталистов и историков европейского „юго-востока“ к многим проблемам из истории средневековья, о которых ученые когда-то много дискутировали. Византологи, как напр. Анри Грегуар, совсем отвергли аутентичность хазарской корреспонденции, равно как и истинность других источников, которые или относятся к переписке между Ибн-Шапрутом и кaganом хазар, или сообщают о ней. Но специалисты по славянскому средневековью, археологи и этнографы продолжали верить этим документам.

В то время как радикальная критика, отвергающая аутентичность вышеприведенных документов, не отрицала существования хазар, некоторые ученые, как напр. румын Василе Богреа, отождествляли — на основании свидетельства Иоанна Киннама и анонимного нотариуса короля Бельи — хазар с халисами. Вот почему Андре Мазон назвал 30 лет тому назад свою статью „Un peuple imaginaire: Les Chvalises“.

М. А. Халеви вновь открывает ирения по этим проблемам и указывает на недостатки в произведении Д. М. Данлопа, который не обращает внимания на статьи румынских специалистов, не цитирует и не называет их в своей богатой библиографии. В статье автор обращает особое внимание на топонимию, некоторые существенные элементы которой были им использованы для объяснения вопросов о переселении хазар и халисов

на север в Сирмию, где об их присутствии — в связи с венграми — упомянул византийский летописец 12 в.

Автор подчеркивает документальное значение, которое имеет для этого исследования „Летопись Нестора“ и „Житие Константина“. Византийские источники, которые также не подверглись влиянию хазарской корреспонденции и географической арабской литературы (византийские авторы ее не знали), удостоверяются, до определенной степени, топонимией подунайских стран. Этапы извилистой дороги, по которой народы переселялись из понтийской и каспийской местностей на Балканы, мы можем узнать благодаря этим топографическим следам, равно как и другим этнографическим данным. Хазары-халисы (или хвалисы), которые не были, наверно, равны по численности населению печенегов и куманов, не смогли оказать сопротивление татарам и справиться с их нашествием в 1241 г. и в результате память о них все больше и больше становилась достоянием лишь фольклора и топонимии.

Перевод: Иржи Бронец